

## “... Le regard sur Jésus Verbe Incarné...”

Don Lorenzo Pertusini

J'ai toujours été frappé par les paroles de Sœur Beniamina, lorsqu'elle rapporte que juste après la mort de Sœur Maria Laura, à la demande Mgr Alessandro Maggiolini, l'évêque de Côme d'alors, d'écrire, pour lui un témoignage sur sa vie, elle et les autres sœurs ne savaient pas comment faire, parce que - c'est ce qu'elles affirmaient - elles n'avaient pratiquement rien à écrire. Toutes refusaient de le faire en raison de leur incapacité déclarée. Sœur Maria Laura était trop "normale" pour écrire sur elle : que raconter de spécial s'il n'y avait rien d'extraordinaire ? Un an passera avant que les sœurs, malgré elles, après un dernier appel contrarié de l'évêque, décident d'écrire. Qui d'entre elles ? Ce sera Sœur Beniamina. "Tu étais son amie, fais-le."

Il n'y avait rien à écrire parce qu'elle était trop normale. De cette anecdote, je voudrais faire une première réflexion qui se rapporte au mystère de l'Incarnation de Jésus que nous allons bientôt célébrer à Noël. Il me semble qu'aujourd'hui peu de gens cherchent la normalité, qui est le premier visage de l'incarnation : nous la vivons, bien sûr, mais nous ne la voulons pas, nous la supportons sans la choisir. Pourtant, le Fils de Dieu qui est venu dans le monde a vécu cela, une vie normale, où le ministère public sera le fruit et l'expression d'une humanité apprise et mûrie pendant ces trente années de Nazareth – « la vie cachée » comme ils l'appellent - dans une vie quotidienne de famille, d'amitiés, de travail, de petites choses de tous les jours. Une normalité qui est apparue dès la naissance à Bethléem et qui a émerveillé les bergers eux-mêmes invités par les anges à l'adorer les premiers « Mais Dieu, quel signe ! – remarque Von Balthasar –. Non pas le nouveau-né. Mais un nouveau-né. Un nouveau-né quelconque. Rien de spécial. Pas un enfant qui rayonne d'une lumière pieuse, comme l'ont peint les pieux peintres. Mais au contraire : un qui paraît si peu glorieux. Enveloppé dans des langes. [...] Pratiquement, il n'y a rien de particulièrement élevé, le but de la marche de nuit est la chose la plus normale de ce monde, plutôt décevante par sa pauvreté. Ce qui est universellement humain, ce qui est profane, qui n'est marqué par rien d'autre que le fait du signe promis, qui correspond à la description ». <sup>1</sup> Les bergers – remarque l'Evangile – s'en allèrent en glorifiant et en louant Dieu, peut-être pour avoir pensé que si cet enfant commun était le Sauveur promis, alors leur vie aussi pouvait être une vie digne et eux aussi – les derniers – avaient de la valeur aux yeux de Dieu.

Maintenant, revenons de nouveau à nous et à notre monde qui fuit la normalité et réfléchissons aux rêves qu'ont de nombreux adultes – parents et grands-parents – sur les enfants, à partir desquels se développent les catastrophes éducatives de notre époque. On ne voudrait pas qu'ils soient eux-mêmes et qu'ils trouvent leur propre dimension, mais qu'ils deviennent "quelqu'un", qui se distinguent de la moyenne, qu'ils ne soient pas dans la norme ; sur eux, sur les petits, le monde des grands décharge ses propres frustrations, engendrant les insécurités ou les tyrannies que nous connaissons bien. Toute personne qui connaît le monde du sport pour les jeunes pourrait écrire des livres à ce sujet.

Nous vivons dans une société où la concurrence est fébrile, où les plus fragiles ne trouvent pas de place et où on en arrive à se demander - comme conséquence logique - si, à un moment donné, pour un fœtus atteint de trisomie 21 ou d'autres maladies vaut la peine de naître : "à quelle vie le condamnons-nous, le pauvre ?" Le Seigneur nous répondrait comme à ses disciples : "Vous ne savez pas ce que vous demandez". (Mc 10,38). De ces fautes, personne, je le répète, personne ne peut se

---

<sup>1</sup> HANS URS VON BALTHASAR, *"Tu coroni l'anno con la tua grazia"*, Jaca Book, Milano 1990, 216.

sentir exempt. Chacun - plus ou moins - a la fausse idée que la normalité est à fuir et que pour réussir dans la vie, il faut aspirer à une certaine forme de célébrité ou à un espace de pouvoir ou à un gros paquet d'argent. Ce sont des tentations qui sont vieilles comme le monde et qui, aujourd'hui comme alors, à l'inverse, ouvrent la vie des individus et de la société à une question plus grave, ou plutôt à la question par excellence : pourquoi vaut-il la peine de vivre ?

Je voudrais répondre avec Sœur Maria Laura, à travers deux de ces écrits que Sœur Beniamina a cherchés et qu'elle n'a pas trouvés dans ses cahiers spirituels spécifiquement (dont on n'a pas trouvé trace) mais parmi de nombreuses autres notes d'un tout autre genre rédigées sur de simples agendas, de ceux que les banques offraient en cadeau pour la nouvelle année. « Ton regard se pose sur moi. Regard très tendre du Père, du frère, de l'ami, de l'époux. Moi aussi je te regarde, je te cherche, je t'aime, je fixe mon regard sur toi ». Et encore : « Seigneur, comme il est facile de se faire des illusions sur soi-même. Éclaire-moi sur la valeur de ma vie à tes yeux. Toi seul vois juste en moi. » « Libère-moi de l'importance que je donne, malgré moi, à ce que je fais, à ce que je réalise de concret. Je risquerais d'être éblouie tandis que rien n'a de la valeur pour Toi, sinon la charité. Que ma seule préoccupation soit de t'aimer toi, en toi-même et en toutes les incarnations qui m'entourent. T'aimer au-dessus de toute chose, au-dessus de moi-même. » « Mais l'amour n'est que dans la volonté. Garde-moi de confondre l'amour avec l'émotion sentimentale, avec la légèreté d'une affectivité trop humaine et indigne de Toi. L'amour est essentiellement don : c'est un don volontaire de soi. [...] Alors apprend-moi à aimer. »

C'est une prière - la sienne - qui demandait de rester les pieds sur terre (« combien il est facile de se faire des illusions sur soi-même »), parce qu'elle est consciente que ce qui compte aux yeux du Ciel, et qui est la vocation commune de chaque chrétien : aimer (« rien n'a de la valeur pour Toi, sinon la charité ») et être aimés (« Ton regard se pose sur moi »). Pour cela, cela vaut la peine de vivre ; de fait, cela vaut aussi la peine de mourir.

Qui d'entre nous pourrait le démentir ? Qui d'entre nous n'en a pas déjà fait l'expérience, négative ou positive ? Qui d'entre nous ne sait pas, malgré lui, que la plus grande douleur consiste à ne pas être aimés ? l'abandon d'un père ou d'une mère, la trahison d'un amant, celle d'un ami, le fait d'être ignorés, dépréciés, refusés ; et qui ne sait pas que les plus grandes joies, au contraire, sont les promenades avec les grands-parents, les caresses d'une maman, les jeux avec papa, les journées passées avec les amis, le dévouement sincère à son travail, le temps passé pour ceux qui en ont besoin ? Ce sont toutes des preuves d'amour donné. Pourtant, trop souvent, nous l'oublions. Notre orgueil et le mal subi nous rendent malheureux et nous finissons par croire qu'une vie donnée est une vie jetée. Rien ne pourrait être plus faux. Nous avons besoin d'écouter à nouveau Jésus qui nous assure que « celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera » (Mc 8,35) et qu'il recevra « en ce temps déjà, le centuple » (Mc 10,30) ; nous avons besoin de nous confier à la joie des saints qui ont déjà reçu le centuple et sont marqués sur leur visage.

Nous faisons allusion aux rêves que nous avons sur nos enfants. Je n'ai pas d'enfants, mais j'aime beaucoup les enfants et les jeunes que je rencontre à « l'oratorio » (*rassemblement de jeunes sur la paroisse*). Pourtant, il y a d'autres désirs auxquels nous, les adultes, devrions aspirer et que nous devrions leur transmettre : « Pour qui veux-tu investir ta vie ? À qui veux-tu te donner ? » Chacun d'eux en est capable, car chaque homme porte en soi la capacité d'aimer et la dignité d'être aimé. Que cela soit notre normalité. Que celle-ci soit la source et la motivation de notre joie, pour dire avec Sœur Maria Laura : « Que ma seule préoccupation soit de t'aimer toi, en toi-même et en toutes tes incarnations qui m'entourent ».